

monde est propriétaire, tout le monde sait lire, tout le monde a sa maison de bois, avec tapis en hiver et nattes en été.

Il y a cinquante ans le pays appartenait aux Iroquois, sauvages d'un naturel doux et débonnaire. Ils cédèrent une partie de leurs terres à un jeune anglais nommé Wadsworth. A la tête d'une colonie de vingt hommes, M. Wadsworth prit possession de la terre qui devait être un jour Geneseo, et fit amitié avec le chef des Indiens, *Big-tree* (*Grand-Arbre*.) On voit encore l'arbre sous lequel fut signé le traité entre les hommes de l'Europe et les sauvages du nouveau monde ; il existe plus vert, plus vigoureux que jamais ; il a soixante-quinze pieds de circonférence, et les habitans conservent pour lui la vénération dont on entoure ordinairement une belle vieillesse. Bien plus, ils ont donné à cet arbre le nom du chef qui se montra l'ami si dévoué des blancs. N'est-il pas singulier que ce soit un homme qui s'appelle *Grand-Arbre*, et qu'il devienne le parrain posthume d'un arbre véritable ? M. Wadsworth a laissé dans le pays qu'il a créé des souvenirs impérissables. En 1844, il s'est éteint au milieu des respects publics. C'était un homme d'une trempe vigoureuse, que M. Wadsworth. Habitué en Angleterre aux recherches de la vie matérielle et de la vie intellectuelle, pendant le demi-siècle qu'il passa sur la terre d'Amérique, il ne cessa jamais de cultiver son esprit, de lire, d'écrire et de vivre en Européen délicat et distingué. Au milieu des plus rudes épreuves, il trouvait le temps et le courage de se consoler avec ses livres. Il avait dû se frayer un passage à travers les forêts ou à chaque pas il fallait abattre un arbre. Longtemps il coucha sous une tente de sauvages. Plus tard, de meilleurs jours lui furent pour lui : le *tueur d'arbres*, comme l'appelaient les sauvages dans leur langage imaginé, put contempler son ouvrage et se reposer sous le toit qu'il avait bâti lui-même. Le pays avait changé d'aspect : d'immenses champs cultivés couvraient la terre. Les Indiens s'étaient retirés, et le village de Geneseo s'était élevé comme par enchantement.

M. Wadsworth n'est pas mort tout entier ; les bibliothèques, les écoles qu'il a fondées n'ont jamais été dans un plus bel état de prospérité. Ses enfans ont continué l'œuvre paternelle. Au lieu d'aller jouir dans les villes, comme des rois fainéans, des richesses laborieusement acquises par leur père, ils vivent dans le pays qui les a fait riches. Leur maison est ouverte à leurs amis et aux malheureux. A Geneseo, il ne survient pas une infortune un incendie, une mauvaise récolte, que la famille Wadsworth ne s'attribue le droit de lui venir en aide. L'argent, ce grand corrupteur de l'époque, l'argent, qui change tant les hommes, n'a pas changé les descendants de M. Wadsworth. Seuls peut-être en Amérique avec les Livingston, ils mènent la vie de château, mais ce n'est qu'à la condition de rester simples, modestes et hospitaliers. Le luxe au milieu duquel ils vivent, et qu'on est si surpris de rencontrer au milieu d'une contrée perdue ils s'en priveraient s'il enlevait quelque chose aux mille bienfaits qu'ils répandent autour d'eux. Le *château de Geneseo* possède mieux que des appartemens somptueux, mieux que de la riche vaisselle d'argent, mieux que des vins exquis : il possède l'*Etoile de l'Est*, dont les grâces, l'esprit et la beauté sont populaires en Amérique.

Un jour l'*Etoile de l'Est* vint à Paris, M. de Rambuteau, ce papillon toujours jeune et toujours beau, lui fit les honneurs de sa bonne ville et mit deux ou trois fois sa loge de l'Opéra à sa disposition. Revenue en Amérique, l'*Etoile de l'Est* n'oublia pas les soins du galant édile, et elle le pria d'accepter quelques-unes des riches fourrures que produit le Canada, cette terre toujours fran-

çaise. Quant il le faut, le préfet de la Seine sait être généreux et magnifique. Il ne resta pas sous le coup d'un riche présent et dans l'élan de sa reconnaissance, il fit une folie, la seule peut-être du même genre dont il ait à se confesser dans sa longue carrière de Richelieu. Au bout de quelques mois, une caisse aux armes de la ville de Paris, arrive à Geneseo : sur le sommet de la caisse, on lit ces mots significatifs : *Très fragile*. On ouvre le précieux colis avec toute la prudence qu'il mérite ; on enlève clou par clou ; enfin l'on va jouir de la vue des éblouissans présens envoyés par le plus prodigue des préfets. Le dernier papier de soie est enlevé, et apparaissent deux flacons admirables, que les ennemis politiques de M. le préfet prétendent être sortis des fastueux rayons d'une boutique à vingt cinq sous.

M. de Rambuteau pouvait impunément déposer aux pieds de l'*Etoile de l'Est* sa porcelaine au rabais. Jamais elle ne l'eut cru capable d'une galanterie de vingt cinq sous. Si elle n'admira pas outre mesure les susdits flacons, elle les accepta sans soupçonner leur obscure origine. Mais un Parisien, qui avait reçu à Geneseo une hospitalité dont son cœur gardera le souvenir, trahit ce secret plein d'horreur. Au fond M. de Rambuteau n'est pas aussi coupable qu'il en a l'air. Ces flacons offerts à l'une des plus grandes dames de l'Amérique par un préfet, un comte, un pair de France, avaient surpris l'admiration de quelques naïfs et candides indigènes. En apprenant qu'ils pouvaient, pour la modique somme de vingt-cinq sous, se passer une fantaisie à laquelle ils n'avaient jamais osé penser, ils frémissaient de joie, et donnèrent l'ordre d'acheter à Paris, tous les flacons de même forme, de même couleur, et surtout de même prix ; et M. de Rambuteau, s'il n'a pas bien mérité de l'*Etoile de l'Est*, aura bien mérité des boutiques à vingt-cinq sous.

A Geneseo on marche d'étonnemens en étonnemens. Quel est cet ermitage frais ? Comme les allées sont balayées avec soin ! comme le tapis des gazons est épais et soyeux ! comme ces buissons de roses blanches ou violettes parfument l'air et réjouissent doucement les yeux ! deux cerfs, le mari et l'épouse se promènent insoucieux et rassurés ; cerfs trop heureux qui ne mourront que de la mort des patriarches. La maison respire un air de vieillesse coquette, qui ne peut avoir été rajeunie que par la main et le cœur d'une femme. Le jardin se continue jusque dans le salon. Des fleurs sur la cheminée, des fleurs sur le piano, des fleurs sur les tables ; des coussins de feuilles de rose recouverts en mousseline blanche garnissent les canapés ; des livres, de la musique, des meubles, des étagères sortis des mains de Riessner, le portrait de Jenny Lind ; déjà ! et des fenêtres qui s'ouvrent sur un paysage ravissant. N'allez pas prendre cette description pour une fantaisie de conteur, pour un récit de touriste. Il n'y a pas un mot qui ne soit vrai, pas une feuille de rose de trop. Ce petit paradis est la demeure terrestre d'une jeune femme, tantôt triste, tantôt gaie, élégante comme une Parisienne, qui monte des chevaux de pur sang, s'habille chez Falmyre, se coiffe chez Barenne, parle français avec grâce, et qui n'a presque jamais quitté Geneseo. Biens des lions américains ont tenté le voyage de Geneseo pour obtenir cette main, qui ne veut se donner à personne. La jeune femme voit défiler devant elle, avec ennui, ces hommages dont une autre serait fière. Moins sûre de son indifférence, elle ne laisserait pas s'épanouir tant de prétentions inutiles ; elle n'ouvrirait sa porte qu'aux amis, jamais aux amoureux. Si encore elle était coquette ! mais elle n'est que simple et bonne, et cette course